



LES SEINS DE CLYTEMNESTRE : DE LA NOURRITURE AU SENTIMENT DE MATERNITE

Marie SAINT MARTIN (U. Paris-Sorbonne)

Rousseau, au livre I de *l'Émile*, publié en 1762, consacre quatre pages à un plaidoyer en faveur de l'allaitement maternel, capable, selon lui, de soutenir le projet politique qu'il appelle de ses vœux : « Que les mères daignent nourrir leurs enfants, les mœurs vont se réformer d'elles-mêmes, les sentiments de la nature se réveiller dans tous les cœurs, l'État va se repeupler ; ce premier point, ce point seul va tout réunir. » Les mères se voient, par la plume du philosophe, dotées d'une responsabilité pour le moins lourde à porter dans le cadre de la refondation de l'État prônée par Rousseau – mais il n'est pas le seul à évoquer la question, agitée par les médecins, moralistes et autres autorités de la seconde moitié du XVIII^e siècle, chaque homme déployant à plaisir une série de discours d'autorité destinés à encadrer cette pratique pourtant *a priori* susceptible d'intéresser essentiellement les femmes. C'est dans ce contexte, et en plein cœur d'une vague de propagande plus que soutenue en faveur de l'allaitement maternel, que l'on relit – et réécrit – le mythe d'Électre, qui connaît, au même moment, un succès renouvelé sur les scènes européennes. Or, et le fait n'est peut-être pas étranger à ce retour en faveur d'un sujet en grande partie négligé aux siècles précédents il se trouve que la question de l'allaitement est l'un des motifs autour desquels se cristallisent les enjeux de ces pièces, en particulier parce qu'il permet de camper Clytemnestre en figure de mère non maternelle. Nous essaierons d'interroger, dans cet article, le lien posé par Rousseau entre allaitement et attachement filial, et sa traduction dans les textes d'un siècle à l'autre, depuis l'Antiquité jusqu'à Hofmannsthal, pour bien comprendre les implicites de la relation qui unit Clytemnestre à ses enfants, et mettre à l'épreuve des textes de théâtre le jugement du philosophe : nous verrons que ce qui se joue dans l'allaitement est sans doute plus complexe qu'un simple lien vertical entre mère et enfant, et que l'on peut y inventer un rapport entre les sexes susceptible de refonder la cellule familiale.

*

Je commencerai par examiner les textes grecs, et par dessiner à grands traits les enjeux qu'ils construisent autour de la mamelle maternelle, avant d'examiner la manière dont le XVIII^e siècle, puis un texte du début du XX^e siècle, redéploient ces enjeux. Chez Eschyle, l'image de l'allaitement apparaît au seuil de la deuxième moitié de la pièce, lorsque Électre et Oreste ont achevé leur prière au tombeau d'Agamemnon et que s'achève le rôle d'Électre. Le coryphée enseigne au jeune homme les termes du songe qui pousse Clytemnestre à porter ses offrandes au tombeau :

Χορός. τεκεῖν δράκοντ' ἔδοξεν, ὡς αὐτὴ λέγει.

Ὅρέστης. καὶ ποῖ τελευτᾷ καὶ καρανοῦται λόγος;

Χορός. ἐν [1] παιδὸς ὀρμίσαι δίκην.

Ὅρέστης. τίνας βορᾶς χρῆζοντα, νεογενὲς δάκος;

Χορός. αὐτὴ προσέσχε μαζὸν ἐν τῶνείρατι.



Ὅρέστης. καὶ πῶς ἄτρωτον οὖθαρ ἦν ὑπὸ στύγου;
Χορός. ὥστ' ἐν γάλακτι θρόμβον αἵματος σπάσαι.¹

Oreste, l'enfant serpent, tête le sang en même temps que le lait ; notons que Clytemnestre n'est pour rien dans le choix de nourriture imposé à son fils : c'est la morsure du serpent qui cause le mélange, une morsure douloureuse, et la bête était féroce avant même d'être nourrie par sa mère. Dans ce contexte, le mécanisme décrit par Rousseau se trouve absolument contredit – puisque l'allaitement n'est plus cause de la formation d'un fils aimant et d'un bon citoyen, mais qu'au contraire cet allaitement raté est la conséquence d'une relation entre mère et fils déjà problématique avant même la phase de nourriture. Clytemnestre offrant son sang à Oreste n'est pas encore cette mauvaise mère que l'on trouve stigmatisée plus tard dans la pièce : c'est elle qui souffre des blessures infligées par son fils serpent, dans une relation bien entendu proleptique de l'issue des *Choéphores*.

L'hésitation entre sang et lait peut toutefois trouver un éclairage dans les représentations médicales aristotéliennes : pour le philosophe, qui sur ce point prolonge les réflexions du corpus hippocratique², sang et lait sont en effet les deux termes d'une action nourricière féminine qui s'exerce à l'égard de l'embryon, auquel donne forme le sperme masculin. Si le sperme est, comme la présure, l'εἶδος donnant à l'enfant sa forme, le sang des menstrues, qui cesse de couler lors de la gésine, n'en est que l'ὑλη, la matière nourricière, autant que le lait le sera après la naissance³. Les menstrues sont un sperme impur qui, mêlé à la liqueur séminale, nourrit, là où le sperme engendre⁴. Lait et sang se trouvent ainsi dans le même rapport géométrique que la présure par rapport au sperme : le sperme informe le sang des menstrues comme le fait la présure du lait lors de la caille, et c'est le principe mâle qui met en forme la matière féminine apportée par les menstrues pour la formation de l'embryon. On trouve, dans la collection hippocratique, une conception nourricière similaire, qui permet de faire du sang maternel un liquide nourrissant l'embryon comme le lait nourrira le nouveau-né :

ἀλλὰ κατιὸν τὸ αἷμα ἀπὸ παντὸς τοῦ σώματος τῆς γυναικὸς κυκλόσε περίσταται περὶ τὸν ὑμένα ἕξω. Ἄμα δὲ τῇ πνοῇ ἐλκομένου εἴσω τοῦ αἵματος διὰ τοῦ ὑμένου, κατὰ τὸ τετραήμερον καὶ

¹ Eschyle, *Les Choéphores*, v. 527-533, éd. et trad. Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 1983, p. 100 : « LE CORYPHEE. Elle crut enfanter un serpent, disait-elle. / ORESTE. Dis-moi la fin : comment se termine ce rêve ? / LE CORYPHEE. Elle, comme un enfant, l'abritait dans des langes. / ORESTE. Et de quoi vivait-il, le monstre nouveau-né ? / LE CORYPHEE. Elle-même, en son rêve, lui présentait le sein. / ORESTE. Et le sein n'était pas blessé par un tel monstre ? / LE CORYPHEE. Si ! un caillot de sang se mêlait à son lait. »

² Voir à ce sujet Lydie Bodiou, « Les singulières conversions du lait maternel à l'époque classique. Approche médicale et biologique », *Pallas*, 85, 2011, p. 141-151.

³ Le sang forme ainsi la matière de l'être qui doit naître : la semence du mâle, telle une présure, le coagule en une masse qui avec le temps prend vie et corps. Voir à ce sujet l'article de Paul Demont, « Remarques sur le sens de ΤΡΕΦΩ », *Revue des Études grecques*, 91, 1978, p. 358-384.

⁴ Aristote, *Génération des animaux*, éd. Pierre Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1961, Chap. 14, 728b : "Ἔστι γὰρ τὰ καταμήνια σπέρμα οὐ καθαρὸν ἀλλὰ δεόμενον ἐργασίας (« Les menstrues sont un sperme qui n'est pas pur, mais qui a encore besoin de digestion ») ; Διὸ καὶ μίγνυμένη ἐκείνη μὲν τῇ γονῇ, αὕτη δὲ καθαρά τροφῇ, ἡ μὲν γεννᾷ ἡ δὲ τρέφει. (« Aussi, mêlée à la liqueur séminale, elle-même mêlée à la nourriture pure, l'une engendre, et l'autre nourrit. ») ; 729b : τὸ μὲν ἄρρεν παρέχεται τό τε εἶδος καὶ τὴν ἀρχὴν τῆς κινήσεως τὸ δὲ θῆλυ τὸ σῶμα καὶ τὴν ὑλην, οἷον ἐν τῇ τοῦ γάλακτος πήξει τὸ μὲν σῶμα τὸ γάλα ἐστίν, ὁ δὲ ὀπὸς ἢ ἡ πνευσία τὸ τὴν ἀρχὴν ἔχον τὴν συνιστασάν (« Le mâle fournit la forme et le principe du mouvement ; la femelle fournit le corps et la matière, de même que, dans la coagulation du lait, c'est le lait qui est le corps, tandis que c'est le petit lait ou la présure qui a le principe coagulant. »).



ἀπέχον συμπήγνυται καὶ αὖξει τὸ μέλλον ζῶον ἔσεσθαι. Ὀκόταν δὲ χρόνος ἐγγένηται, αὖθις ἕτεροι ὑμένες εἴσω τοῦ πρώτου ὑμένος λεπτοὶ περιτείνονται πολλοὶ, τρόπῳ τοιοῦτῳ οἴῳ καὶ ὁ πρῶτος ὑμὴν ἐγένετο· τεταμένοι δὲ εἰσι καὶ οὔτοι ἀπὸ τοῦ ὀμφαλοῦ, καὶ ἐς ἀλλήλους διαδέσμους ἔχουσιν. Ὀκόταν δὲ ἤδη τοῦτο γένηται, κατιόντος τοῦ αἵματος ἀπὸ τῆς μητρὸς καὶ πηγνυμένου, σὰρξ γίνεται.⁵

Du sang descendant du corps de la mère, se forme ainsi la chair de l'animal, faisant croître la semence que le père y a laissée. Sur un plan médical, la nourriture de sang que le nourrisson Oreste tire du sein de sa mère peut donc se comprendre comme la figuration de cette parenté entre les deux liquides nourriciers que sont le sang et le lait, puisqu'il y a continuité totale entre grossesse et allaitement sur ce plan – continuité que proclamera Aulu-Gelle⁶, et qui traversera le discours médical sur le sujet jusqu'au XIX^e siècle. Rien à redire, ainsi, à ce rôle nourricier de Clytemnestre – si ce n'est que l'absence de transformation du sang en lait, ou le mélange des deux, laisse peser un soupçon sur l'enfantement qui a eu lieu. De fait, lors de la gésine, les menstrues ne devraient plus se produire, puisqu'elles sont mises au profit de la nourriture de l'embryon.

Cette production de sang, là où il aurait fallu fournir à Oreste du lait, peut être interprétée comme l'expression d'un manquement plus important de la mère à l'égard de son fils. Le phénomène physique qui pourrait expliquer cet écoulement de sang, ou du moins sa non transformation en lait, est peut-être à mettre en relation avec une opinion largement répandue dans le discours médical grec, mais aussi encore à la période moderne⁷ : on recommande à la femme, après l'accouchement, de s'abstenir de tout rapport sexuel, qui serait propre à réenclencher le cycle des règles, et donc à gêner, voire tarir le lait – le rôle nourricier apparaissant ainsi en contradiction avec un rôle d'amante, représentation qui trouve un prolongement, à partir de l'ère chrétienne et en particulier du Moyen-Âge, dans le développement d'une dévotion mariale liant la virginité à la maternité de la Vierge. S'exprime

⁵ *De la nature de l'enfant*, 7, 504-506 (éd. Émile Littré, *Œuvres complètes d'Hippocrate*) : « 14. Donc le sang, descendant de tout le corps de la femme, se range circulairement autour de la membrane en dehors. Attiré, en même temps que la respiration, en dedans à travers la membrane, il se coagule à l'endroit qui est perforé et détaché, et accroît le futur animal. Avec le temps, d'autres membranes ténues et nombreuses s'étendent en dedans de la première, par le même procédé que la première s'est formée ; elles sont étendues, elles aussi, à partir de l'ombilic, et ont des connexions entre elles. 15. Cela étant fait, le sang descendant de la mère et se coagulant, la chair se forme. » Voir également Aristote, *Histoire des Animaux*, éd. Pierre Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1968, 583a26-34, Livre VII, chap. III, 3.

⁶ Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XII. 1, trad. M. Charpentier et M. Blanchet, dans *Œuvres complètes d'Aulu-Gelle*, t. II, Paris, Garnier, 1927 : « après avoir nourri dans son sein, de son propre sang, un je ne sais quoi, un être qu'elle ne voyait pas, elle lui refuserait son lait lorsqu'elle le voit déjà vivant, déjà homme, déjà réclamant les secours de sa mère » ; « Le sang, parce qu'il a blanchi par la chaleur et par une active fermentation, n'est-il pas le même dans les mamelles que dans le sein ? Est-il permis de méconnaître l'habileté de la nature, quand on voit ce sang créateur, après avoir, dans son atelier mystérieux, formé le corps de l'homme, remonter à la poitrine aux approches de l'enfantement, prêt à fournir les éléments de la vie, prêt à donner au nouveau-né une nourriture déjà familière ? ».

⁷ En grec, mais à Rome, voir Galien, *De sanitate tuenda*, dans Robert Green, *A translation of Galen's Hygiene*, Springfield, 1951, p. 29 ; Soranus, *Gynécologie*, Baltimore, Johns Hopkins Press, 1956, p. 90. Cités par Étienne Van De Walle, « Allaitement, stérilité et contraception : les opinions jusqu'au XIX^e siècle », dans *Population*, 27.4, 1972, p. 685-701, en particulier p. 687-694. On pourra lire à ce sujet l'article d'Yvonne Knibiehler, « L'allaitement et la société », dans *Recherches féministes*, 16.2, 2003, p. 11-33, en particulier p. 15-16. Également Catherine Rollet, « Histoire de l'allaitement en France : pratiques et représentations », dans *Santé et allaitement maternel*, Novembre 2005, URL : https://www.santeallaitementmaternel.com/se_former/histoires_allaitement/allaitement_rollet.php.



alors un interdit fortement affirmé contre les rapports sexuels lors de l'allaitement, interdit encore rappelé par Ambroise Paré⁸, mais également, deux siècles plus tard, par le livre maintes fois réédité de Roussel (1775)⁹, vulgarisant un savoir médical déjà complètement dépassé mais encore largement diffusé en cette fin de XVIII^e siècle. Rousseau souligne le rôle ambigu des maris, qui poussent parfois leurs femmes à envoyer les enfants en nourrice pour pouvoir jouir d'elles plus rapidement.

Quant à Clytemnestre, lorsqu'elle laisse couler du sang au lieu de lait, n'est-ce pas que, refusant son rôle de mère nourricière, elle a choisi celui d'amante ? Certes, il ne peut être question de lire le rêve de Clytemnestre selon la lettre des discours médicaux que nous venons de rapporter ; pourtant, le phénomène physique ici décrit ne peut manquer de soulever un imaginaire, pétri en partie de croyances médicales, et dans lequel le saignement de Clytemnestre n'est peut-être pas seulement dû à l'agressivité d'Oreste – mais où cette morsure préfigurant le matricide se trouve ainsi également reliée à un défaut nourricier de la part de cette mauvaise mère notoire, qui a choisi, chez Eschyle du moins, le parti de son amant contre ses enfants.

De fait, malgré l'image du rêve, qui semblait figurer une Clytemnestre allaitante, la nourrice apprend au spectateur quelques vers plus tard que c'est bien elle qui a nourri Oreste, et non sa mère :

φίλον δ' Ὀρέστην, τῆς ἐμῆς ψυχῆς τριβήν,
ὄν ἐξέθρεψα μητρόθεν δεδεγμένη, — [...]
γναφεὺς τροφεὺς τε ταῦτόν εἰχέτην τέλος. 760
ἐγὼ διπλᾶς δὲ τάσδε χειρωναξίας
ἔχουσ' Ὀρέστην ἐξεδεξάμην πατρί¹⁰

Un partage des rôles entre une mère qui allaite et une nourrice qui s'occupe du reste des soins serait tout à fait conforme aux canons grecs¹¹ ; toutefois, ici, Kilissa parle bien d'un rôle nourricier au sens plein du terme, prenant la suite de sa mère : ἐξέθρεψα μητρόθεν. Kilissa scande d'ailleurs ce rôle de τροφεὺς (nourrice), à de multiples reprises¹². Deux choses sont notables dans ces agitations : elles donnent raison à Rousseau, et le tableau des soins dispensés par Kilissa dépasse largement celui d'un sein nourricier – l'allaitement semble tisser, entre Oreste et sa nourrice, une complicité qui ne se déploie qu'au détriment du lien à la mère biologique ; surtout, cet allaitement donne à la femme un rôle inscrit dans un rapport au père, celui de lui offrir un héritier – rôle qui devrait revenir à Clytemnestre, en défaut de ce point de vue également. Sous l'apparente légèreté de la scène, se jouent en vérité des enjeux qui trouveront leur expression la plus complète au cours du procès des *Euménides*.

Le caractère nourricier du sein de Clytemnestre n'est clairement affirmé, chez Eschyle, qu'au moment de la mise à mort de la reine :

⁸ Ambroise Paré, *Œuvres complètes*, éd. J.-F. Malgaigne, Paris, J. B. Baillière, 1840-1841, t. II, p. 686.

⁹ Pierre Roussel, *Système physique et moral de la femme*, Paris, 1813, p. 205.

¹⁰ Eschyle, *op. cit.*, p. 108-109, v. 749-750 et 760-762 : « Mais mon Oreste, pour qui j'ai usé ma vie, que j'ai reçu sortant de sa mère et nourri jusqu'au bout... ! [...] blanchisseuse et nourrice confondaient leurs besognes. Mais je pouvais bien porter la double charge, puisque j'avais reçu Oreste pour son père ! »

¹¹ Selon Yvonne Knibiehler, art. cit.

¹² Eschyle, *op. cit.*, v. 750, 754, 760, etc.



Κλυταιμνήστρα
ἐπίσχες, ὦ παῖ, τόνδε δ' αἶδεσαι, τέκνον,
μαστόν, πρὸς ᾧ σὺ πολλὰ δὴ βρίζων ἄμα
οὐλοισιν ἐξήμελξας εὐτραφὲς γάλα.
Ὅρέστης
Πυλάδη τί δράσω; μητέρ' αἶδεσθῶ κτανεῖν; [...]
Κλυταιμνήστρα
ἐγὼ σ' ἔθρεψα, σὺν δὲ γηράναι θέλω.¹³

La vertu nourricière est devenue argument, dans la bouche de Clytemnestre, pour plaider sa cause auprès de son fils – argument dont on ne s'étonne guère qu'il ne porte pas, quand on a compris les soupçons qui pesaient sur cette maternité douteuse.

Mais s'il y a doute sur la maternité de Clytemnestre, c'est peut-être moins du fait du comportement de la reine, que parce que ce doute pèse sur toute maternité : à la question d'Oreste lors du procès des *Euménides* – étais-je du sang de ma mère ? –, Apollon répond que la mère n'est que nourrice. On a vu chez Aristote que la mère nourrissait son enfant de son sang et de son lait ; cela ne suffit pas pour autant, aux yeux d'Apollon, à faire de l'enfant un fils du sang de sa mère.

Ὅρέστης
Ἐγὼ δὲ μητρὸς τῆς ἐμῆς ἐν αἵματι;
Χορός
Πῶς γάρ σ' ἔθρεψ' ἂν ἐντός, ᾧ μαιφόνε,
ζώνης; Ἀπεύχη μητρὸς αἷμα φίλτατον;¹⁴

Cette question, Oreste la laisse sans réponse ; c'est Apollon qui prononce la sentence finale, bien connue, contre la mère :

Ἀπόλλων
Οὐκ ἔστι μήτηρ ἢ κεκλημένου τέκνου
τοκεύς, τροφὸς δὲ κύματος νεοσπόρου.
Τίκτει δ' ὁ θρώσκων, ἢ δ' ἄπερ ξένω ξένη ββο
ἔσωσεν ἔρνος, οἷσι μὴ βλάψη θεός.¹⁵

La conception d'Apollon semble annoncer la bipartition aristotélicienne entre εἶδος et ὕλη, représentation dans laquelle la mère n'est qu'un vase – vase qui ne fut même pas nourricier, pour ce qui est de Clytemnestre. De l'opposition entre τίκτω et τρέφω, la mère ressort en apparence séparée de son enfant, selon une interprétation du polyptote ξένω ξένη (comme une hôtesse pour celui qu'elle héberge) ; toutefois, il n'est pas sûr que ce soit à l'enfant que s'applique cette relation d'hospitalité – et d'extranéité – portée par le terme de ξένος : ce que la mère préserve, c'est le germe de son hôte (le datif, s'il a comme souvent au théâtre un sens

¹³ Eschyle, *op. cit.*, p. 114-115, v. 896-899 et v. 908 : « CLITEMNESTRE. Arrête, ô mon fils ! respecte, enfant, ce sein, sur lequel souvent, endormi, tu suças de tes lèvres le lait nourricier. ORESTE. Pylade, que ferai-je ? puis-je tuer une mère ? [...] Je t'ai nourri, je veux vieillir à tes côtés. »

¹⁴ Eschyle, *Les Euménides*, éd. et trad. Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 1983, p. 155, v. 606-608 : « ORESTE. Eh quoi ? serais-je donc, moi, du sang de ma mère ? LE CORYPHEE. Comment t'a-t-elle alors nourri sous sa ceinture, assassin ? Renies-tu le doux sang d'une mère ? »

¹⁵ *Ibid.*, p. 157, v. 658-661 : « Ce n'est pas la mère qui enfante celui qu'on nomme son enfant : elle n'est que la nourrice du germe en elle semé. Celui qui enfante, c'est l'homme qui la féconde ; elle, comme une étrangère, sauvegarde la jeune pousse – quand du moins les dieux n'y portent pas atteinte. »



proche d'un génitif, représenterait alors l'époux, ou du moins ὁ θρώσκων – ξένος tout à fait normal, puisqu'il est d'usage que l'époux et sa femme soient d'un sang différent ; le choix de ce terme fait de la nourriture maternelle un acte de piété envers celui dont elle héberge la semence plutôt qu'envers cette semence qu'elle héberge). C'est tout autant au sujet des rapports entre époux que des rapports entre générations que se prononce Apollon : son insistance sur la relation de ξενία qui se trouve au fondement de l'acte d'enfantement est une réponse à la question du sang versé, agitée dans le procès des *Euménides*. Toutefois, la position d'Apollon demeure ambiguë : c'est lui qui plaide pour la culpabilité de Clytemnestre, à partir du moment où le mariage la rendait du même sang que son époux – argument qu'il retourne ici intégralement, en la privant d'une communauté de sang susceptible de l'unir à son époux autant qu'à ses enfants. Notons par ailleurs le terme ἔσωσεν, employé au sujet de cette relation d'une mère à l'enfant de son époux : c'est le mot qu'emploie le précepteur chez Sophocle, lorsqu'il narre la manière dont il a emporté Oreste qui lui fut confié par Électre¹⁶ – rôle maternel qui suffisait à les créditer, précepteur et jeune sœur, d'un droit de regard sur le sort d'Oreste.

Chez Sophocle, la question du rôle nourricier accompli ou négligé par Clytemnestre se poursuit dans la bouche d'Électre : à différentes reprises, on comprend que la mère refuse le pain à sa fille¹⁷. Ce rôle anti-nourricier va de pair avec une réaffirmation de la sensualité de Clytemnestre : chez Sophocle, le fait de coucher avec Égisthe fait immédiatement porter le doute sur la maternité de Clytemnestre¹⁸ ; chez Euripide, les deux rôles de nourricière et d'amante semblent s'exclure encore plus clairement¹⁹. Le rôle nourricier se trouve ainsi dévolu au précepteur²⁰ ou à Électre²¹, qui y trouve une affirmation du moi comparable à celle de Médée. Mais si Clytemnestre semble se souvenir des douleurs de l'enfantement, qui se rejouent dans la perte d'Oreste, c'est au sujet d'un fils « qui s'est détourné de son lait²² » : là encore, finalement, le doute ne porte pas tant sur l'allaitement par Clytemnestre, que sur l'enfant qui s'en est détourné – comme si le ver était dans le fruit – et la dissension entre le fils et sa mère, avant même que la reine ait pu faire ses preuves. L'équation de Rousseau serait ainsi inversée : l'enfant dont Clytemnestre dit qu'il est « né de sa psyché²³ » (né de son âme, de sa vie), de même qu'Électre qui boit « le sang de [s]a vie²⁴ », est rendu responsable d'une expérience d'allaitement douloureuse, coûteuse en termes de vie, et ainsi annonciatrice de l'issue funeste, mais apparemment jamais refusée – et Clytemnestre semble avoir accepté et subi jusqu'au bout ce rôle douloureux de nourricière, sans s'y soustraire. Dans ces images, l'enfantement semble ne pouvoir se faire qu'au prix de la vie de la mère : le matricide serait dès lors la mise en forme et en intrigue d'un imaginaire dans lequel la vie des enfants se paie de celle de leur génitrice.

Chez Euripide, de manière singulière, il n'est question de la maternité de Clytemnestre qu'à la fin de la pièce, lorsque ses enfants pris de remords revivent la scène de meurtre :

¹⁶ Sophocle, *Électre*, éd. Alphonse Dain et trad. Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 1985, v. 13.

¹⁷ *Ibid.*, v. 265 et 1196.

¹⁸ *Ibid.*, v. 273-274.

¹⁹ Euripide, *Électre*, éd. et trad. Léon Parmentier et Henri Grégoire, Paris, Les Belles Lettres, 2002, [1925], v. 310.

²⁰ Sophocle, *op. cit.*, v. 13.

²¹ *Ibid.*, v. 1147.

²² *Ibid.*, v. 770-776.

²³ *Ibid.*, v. 775.

²⁴ *Ibid.*, v. 785-786.



Clytemnestre est alors désignée par Électre comme la « mère qui enfanta²⁵ » et, surtout, par Oreste se remémorant le sein découvert par Clytemnestre, comme « le corps d'où je suis né²⁶ ». Le thème est dès lors repris d'une manière lancinante, et le chœur insiste en particulier sur l'horreur de voir « le meurtre d'une mère expirante²⁷ ». Le sang répandu au sol met en images le scandale pour Clytemnestre d'avoir « enfanté ses propres meurtriers », qui se repaissent de son sang en place du lait qu'ils n'ont pu boire dans leur enfance. Or, c'est chez Euripide que la question de la maternité reçoit la réponse la plus ambiguë ; chez lui, la maternité d'Électre se trouve en effet thématifiée de manière récurrente, ce qui développe un discours fort peu univoque à l'égard de Clytemnestre, qui n'est plus tout à fait la mauvaise mère qu'elle paraissait.

De fait, alors que chez Sophocle, le nom d'Électre est l'occasion de rappeler que la jeune fille est sans enfants et sans mari, selon un jeu de paronomase entre *Ἠλέκτρα* et *ἄλεκτρα*²⁸, chez Euripide, la jeune fille annonce d'emblée la nouveauté : elle est mariée²⁹, et elle est conçue, au moins par Égisthe, comme un corps qui pourrait porter des enfants. D'ailleurs, Électre performe son corps, pourtant demeuré intact dans le mariage parce que le paysan l'a respecté, comme un corps de femme, lorsqu'il s'agit d'affronter Clytemnestre : la jeune fille met en scène son faux accouchement et son rituel de relevailles³⁰, confortant ainsi l'opinion d'Égisthe sur ce corps féminin. C'est d'un garçon qu'Électre prétend avoir accouché, jouant peut-être fictivement l'accouchement d'Oreste, qui vient d'arriver et qu'elle a contribué, en le sauvant enfant puis en accueillant son retour, à enfanter. Or, Électre prétend avoir accouché seule³¹ : c'est dire toute la responsabilité qu'elle s'adjuge dans la formation d'Oreste en meurtrier.

Électre superpose pourtant cette construction d'un corps féminin qui a pu donner la vie, élaborée à destination des tyrans, à une vision plus asexuée de son corps, orientée vers le chœur, puis vers Oreste : elle signale ainsi que son corps est demeuré celui d'une vierge, malgré le mariage³². Elle doit ainsi fuir la communauté des femmes³³, ce qui la constitue en cette sorte de neutre, ou d'objet ni masculin ni tout à fait féminin, entre deux sexes, qu'est la *parthénos*. Électre se performe comme un corps privé de la féminité à laquelle ont accès les autres jeunes filles :

οὐκ ἐπ' ἀγλαΐαις, φίλαι,
θυμὸν οὐδ' ἐπὶ χρυσέοις
ῥρμοῖς ἐκπεπτόταμαι
τάλαιν', οὐδ' ἰσταῖσα χοροῦς
Ἀργείαις ἅμα νύμφαις
εἰλικτὸν κρούσω πόδ' ἑμόν. 180
δάκρυσι νυχεύω, δακρύων δέ μοι μέλει
δειλαίᾳ τὸ κατ' ἡμᾶρ.
σκέψαι μου πιναρὰν κόμαν

²⁵ Euripide, *op. cit.*, v. 1183.

²⁶ *Ibid.*, v. 1209 (litt., les « choses fécondes », γόνιμα).

²⁷ *Ibid.*, v. 1220.

²⁸ Sophocle, *op. cit.*, v. 164.

²⁹ Euripide, *op. cit.*, v. 23-26 ; v. 247.

³⁰ Euripide, *ibid.*, v. 651-655, v. 1103, v. 1124

³¹ *Ibid.*, v. 1129.

³² *Ibid.*, v. 270.

³³ *Ibid.*, v. 311.



καὶ τρύχη τὰδ' ἐμῶν πέπλων³⁴

Le corps d'Électre, tel qu'elle le met en scène pour le chœur, est un corps entièrement orienté vers le deuil, projeté vers le passé et donc impropre à l'enfantement et aux plaisirs qui le précèdent.

Électre signale ensuite, pour Oreste, que son corps n'est pas fait pour l'enfantement : ce corps flétri, séché³⁵, rongé par les chagrins, à l'aspect sordide³⁶, est un corps fait pour le deuil, tendu vers la déploration de la mort et non vers la production d'une nouvelle vie. Le corps d'Électre est celui d'une femme qui n'enfantera pas, ou peut-être d'une femme qui a déjà enfanté, bien que vierge, puisque Électre a joué son rôle de mère à l'égard d'Oreste qu'elle a nourri et à qui elle rend la vie : c'est un corps monstrueux, parce que c'est un corps de vieille femme dans un *éthos* de *parthénos* – une Hécube déguisée en jeune fille – et il sert à positionner la jeune fille en symétrique du corps luxueux de sa mère³⁷, dont le goût du luxe semble être au contraire le rendre propre à l'enfantement. Clytemnestre, de fait, se conforme au destin qu'Euripide inflige aux femmes : elle est sensuelle, ce qui est rappelé en une formule qui prend des allures de maxime³⁸, et revendique cette sensualité. Entre Électre et Clytemnestre, il y a donc chez Euripide une bipartition des rôles féminins qui me paraît mettre en forme le credo médical rappelé plus haut : Clytemnestre, la femme sensuelle, mère qui enfante mais se révèle incapable de nourrir pour être trop amante, se trouve face à une Électre incapable d'enfanter mais parfaite nourricière parce que privée de cette sensualité. Le passage de relais se trouve figuré de manière claire par la formule étonnante que l'on trouve à plusieurs reprises chez Sophocle : Électre se désigne comme le rossignol qui a perdu ses petits – elle prend ainsi la place, par la déploration, de la véritable mère qu'est Clytemnestre, orpheline de ses enfants mais qui ne prend pas part à la déploration³⁹. Cette comparaison avec Niobé, pzt le biais de la figure du rossignol, la mère qui se flattait de son exceptionnelle fertilité, est étonnante au sujet d'une vierge destinée à ne jamais enfanter ; elle est toutefois révélatrice d'une communauté de cause entre Électre et Clytemnestre, privée de ses enfants Iphigénie, Oreste et, symboliquement du moins, Électre.

Chez Sophocle, c'est au corps de Chrysothémis que se trouve adossé le corps d'Électre : Électre prophétise à sa sœur une vie sans époux⁴⁰, qui la constituerait en double d'elle-même – reprenant ici le terme d'*ἄλεκτρα*, pour le mettre au compte de sa sœur. Mais Chrysothémis n'appartient pas à la même race de femmes que sa sœur : elle est gourmande et aime les beaux vêtements, en quoi elle ressemble à sa mère⁴¹ ; Chrysothémis a choisi la vie sensuelle, la vie de celle qui aura des enfants. Entre les deux sœurs se trouve mise en forme l'opposition qui se dessinait, chez Euripide, entre Électre et sa mère – opposition qui, pour la vierge

³⁴ *Ibid.*, p. 198-199, v. 175-185 : « Ni vers les splendeurs de la fête, ni vers les colliers d'or, amies, hélas ! ne s'envole mon âme. Je n'irai point former des rondes avec les jeunes argiennes, ni marquer du pied la cadence. Je pleure tant que la nuit dure, et c'est à pleurer mon malheur que tout le jour se passe encore. Regardez mes cheveux sordides, les haillons dont je suis vêtue. »

³⁵ *Ibid.*, v. 239.

³⁶ *Ibid.*, v. 305.

³⁷ *Ibid.*, v. 961-970.

³⁸ *Ibid.*, v. 1035.

³⁹ Sophocle, *op. cit.*, v. 107 ; v. 149 ; v. 1077.

⁴⁰ Sophocle, *op. cit.*, p. 172, v. 961-962 : *πάρεστι δ' ἀλγεῖν ἐς τοσόνδε τοῦ χρόνου / ἄλεκτρα γηράσκουσιν ἀνυμέναιά τε*, « Il ne te reste plus qu'à souffrir interminablement, à vieillir sans époux, sans hymen. »

⁴¹ *Ibid.*, v. 362.



Chrysothémis, déplace les plaisirs sensuels du lit à la nourriture, puisque c'est un choix entre table luxueuse et nourriture de chagrins qui oppose les deux jeunes filles. La gourmandise de Chrysothémis chez Sophocle semble annoncer une remarque de Rousseau, concernant Sophie⁴² : si Rousseau réinvestit une anthropologie de la table spécifique au XVIII^e siècle (en particulier, autour de l'opposition entre viande et laitage, entre salé et sucré), c'est également en assurant la permanence d'arguments qui font de Sophie une épigone de Chrysothémis comme de ses sœurs aristophanesques. La femme, dans le théâtre grec comme chez les philosophes des Lumières, est cet être à ce point soumis à sa sensualité qu'il est dangereux de flatter les instincts de son corps. Chez Sophocle, le corps d'Électre, lui, s'exclut de la sphère du féminin en refusant les flatteries sensuelles de la table comme celles du lit : corps marital avant l'heure, le corps d'Électre est celui d'une femme qui a réussi à dissocier la fonction nourricière de la fonction sensuelle, pour retenir la première et oublier la seconde. L'article « Nourrice » de *l'Encyclopédie*, qui réécrit ici Aulu-Gelle⁴³, signale d'ailleurs le lien entre luxe (voire « corruption des mœurs ») et abandon de l'allaitement – lien pour le moins inattendu, mais préparé, on le voit, par des siècles d'un travail de séparation entre ces deux fonctions assignées au corps de la femme :

Je ne dirai point avec les peres de l'Eglise, que toute mere qui refuse d'alaiter son enfant, est une marâtre barbare ; mais je crois qu'en se laissant entraîner aux exemples de luxe, elle prend le parti le moins avantageux au bien de son enfant.

*

Les siècles classiques héritent de cette bipartition, qu'ils réinvestissent selon des modalités également informées par le christianisme. De fait, si Marie a un corps, ce corps n'est là que pour la nourriture de Jésus : l'ambiguïté du sein, objet sur lequel risquent de se cristalliser les deux fonctions, est résolue au profit du terme d'entrailles, qui proclame le lien parfait unissant Marie à son fils dans l'Ave Maria. C'est justement ce terme qu'André Dacier, puis Brumoy, choisissent, lorsqu'ils cherchent à traduire la ψυχί⁴⁴ de Sophocle dans leurs traductions respectives de la pièce⁴⁵, faisant suite à la *Poétique* pour le premier (1692), ou dans

⁴² Rousseau, *L'Émile*, p. 749 : « J'ai dit que Sophie était gourmande. Elle l'était naturellement ; mais elle est devenue sobre par habitude et maintenant elle l'est par vertu. Il n'en est pas des filles comme des garçons qu'on peut jusqu'à certain point gouverner par la gourmandise. Ce penchant n'est point sans conséquence pour le sexe, il est trop dangereux de le lui laisser. [...] Sophie a conservé le goût propre de son sexe ; elle aime le laitage et les sucreries ; elle aime la pâtisserie et les entremets, mais fort peu la viande ; elle n'a jamais goûté ni vin ni liqueurs fortes. »

⁴³ Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, éd. cit., XII. 1 : « Croyez-vous donc que la nature ait donné aux femmes ces globes gracieux pour orner leur sein et non pour nourrir leurs enfants ? En effet, la plupart de nos merveilleuses (et vous êtes loin de leur ressembler) s'efforcent de dessécher, de tarir ces sources si saintes du corps, ces nourrices du genre humain, et cela, au risque de corrompre le lait, en le détournant, car elles craignent qu'il ne détériore ce charme de leur beauté. »

⁴⁴ Sophocle, *op. cit.*, p. 165, v. 775-776 : τῆς ἐμῆς ψυχῆς γεγώς, / Μαστῶν ἀποστὰς καὶ τροφῆς ἐμῆς, « un enfant né de ma propre vie, [...] oublieux de mon lait, de mes soins ».

⁴⁵ Dacier, *Traduction de l'Électre de Sophocle*, Paris, Claude Barbin, 1692, p. 318 : « qu'il étoit sorti de mes entrailles, et que ces mamelles l'avoient allaité » ; Brumoy, *Théâtre des Grecs*, t. I, Paris, Rollin, 1730, p. 155 : « les entrailles dont il étoit sorti, le sein qui l'avoit allaité, et les soins que m'avoit coûté son enfance ».



l'entreprise de vulgarisation qu'est le *Théâtre des grecs* pour le second (1730). Avec le terme d'entrailles, nous ne sommes plus dans le siège du souffle vital, l'âme grecque, mais dans le lieu physique où a lieu la conception de l'enfant, la matrice ou le sein au sens de giron⁴⁶. Dans le fils sorti des entrailles de sa mère ne convergent pas seulement le souffle vital qu'elle lui communique et la force physique puisée dans sa matrice, mais également le sentiment qu'elle concentre sur lui, ce sentiment marial : l'utilisation du mot déplace le propos, de l'abstraite psyché grecque ou de la nourriture, matérielle tout autant qu'intellectuelle, que l'on peut trouver dans les traductions antérieures, pour le centrer sur le sentiment, par un mot qui unit la référence physique la plus triviale à des connotations sentimentales qu'il porte depuis longtemps déjà. Surtout, chez Brumoy, l'enfantement (τὸ τίκτειν ὄν τέκη) qui servait chez Sophocle à définir le fait d'être mère devient un lien de sang – contredisant le jugement d'Apollon, puisque Brumoy choisit de traduire l'expression grecque par le groupe « son sang ». Si le procès des *Euménides* devait se rejouer sur la scène moderne, on le voit, l'issue en serait sans doute bien différente, et Brumoy se prononce d'ailleurs décidément contre la scène finale :

Il faut convenir que cela a quelque chose de trop barbare pour nos mœurs, quelque adoucissement qu'Eschyle semble y apporter. Oracle tant qu'on voudra, c'est toujours un fils qui tue une mère, & une mère suppliante. Sophocle est un peu moins dur en ceci qu'Eschyle & Euripide⁴⁷.

D'ailleurs, le père jésuite ajoute au sujet du procès des *Euménides* :

On le presse sur le titre de mère, titre si sacré parmi les hommes, qu'il fait regarder comme parricides ceux qui donnent la mort à celles dont ils ont reçu le jour. Il se tire de là par un distinguo très singulier, mais reçu chez les autres tragiques Grecs qui ont traité le même sujet ; c'est que le père est véritablement l'auteur de la vie, & non la mère, qui n'est, dit-il, que simple dépositaire de son fruit⁴⁸.

Cette réflexion de Brumoy témoigne des doutes qui commencent à s'exprimer à l'encontre des conceptions aristotéliennes de la génération, doutes qui s'appuient sur une série de découvertes médicales progressivement vulgarisées au cours du XVIII^e siècle : on a vu qu'Aulu-Gelle, déjà, considérait l'enfant comme du sang de ses deux parents ; surtout, les importantes observations de De Graaf, à la fin du XVII^e siècle, mettant en évidence la préexistence d'un œuf, dans les ovaires de la femme, avant l'accouplement, permettent la construction de la théorie oviste et ruinent la théorie séministe⁴⁹, même si la vision aristotélienne conserve une large popularité encore au XVIII^e siècle (Gautier-Dagoty, appuyé sur la Bible, la loi salique et la morale, continue à soutenir le rôle du seul père dans la génération, en 1750⁵⁰). La théorie oviste est certes violemment combattue, sans doute parce qu'elle « met doublement en péril la dignité humaine : l'homme se trouve ravalé au rang des ovipares et dépouillé de tout son

⁴⁶ On trouve d'ailleurs le mot « sein » en ce sens dans la traduction très libre que Brumoy propose du vers 1147 : « vous dormiez dans mon sein. Je vous tenois lieu de mère en effet », *op. cit.*, I, p. 173 (Paul Mazon : « Ce n'étaient pas nos gens qui t'élevaient, mais moi »), qui souligne effectivement ce lien entre l'aspect nourricier et le sein accueillant.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 127.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 199-200.

⁴⁹ Régnier De Graaf, *De mulierum organis generationi inservientibus tractatus novus*, 1672, trad. H. D. Jocelyn et B. P. Setchell, Oxford, Blackwell scientific, 1972.

⁵⁰ Jacques Gautier d'Agoty, *Zoogénésie ou génération de l'homme et des animaux*, Paris, 1750.



pouvoir, puisque la femme seule porte en elle le germe sacré de la vie⁵¹ », et Planque, en 1762, refuse encore un système qui « donne à la femme presque tout l'honneur de la génération⁵² ». Les découvertes de Louis de Ham et de Huygens et Leeuwenhoek complètent et renforcent cependant le système de De Graaf par la mise en évidence des spermatozoïdes (les « animalcules »). Sans doute, il reste nombre de médecins (Pierre Roussel par exemple) pour persister dans leur adhésion au système hippocratique, qui peut s'interpréter, pour reprendre les mots d'Évelyne Berriot-Salvadore, « selon la définition bourgeoise du mariage chrétien : la procréation est le fruit de trois éléments, de vertus inégales selon la hiérarchie naturelle et divine⁵³ » ; mais les progrès du savoir scientifique dans ce domaine ont néanmoins probablement influencé les dramaturges des Lumières, et l'*Encyclopédie* a pu aider à la vulgarisation de ces avancées⁵⁴. Le triomphe des théories de De Graaf, qui font de la mère l'agent principal de la procréation, ainsi que le scepticisme à l'égard de ces sortes de « vers » que sont les spermatozoïdes, empêchent désormais de restituer sans sourciller l'argumentation d'Apollon⁵⁵. Oreste est alors du, voire le, sang de sa mère, et les enjeux médicaux qui constituent la toile de fond du procès des *Euménides* sont profondément déplacés.

Cette communauté de sang se trouve actée, par exemple, chez Voltaire, dont l'*Oreste* administre ce constat de manière lancinante ; il est désormais clair que Clytemnestre et Oreste sont du même sang, comme Clytemnestre l'envisage dès l'Acte I, scène 3, lorsqu'elle imagine qu'elle aurait pu donner naissance à des enfants d'Égisthe :

Je rends grâce au destin, dont la rigueur utile
De mon second époux rendit l'hymen stérile,
Et qui n'a pas formé dans ce funeste flanc
Un sang que j'aurais vu l'ennemi de mon sang.

Le flanc de Clytemnestre n'a pu donner de descendants à son amant : c'est, peut-être, une manière de suggérer tout ce qui manque à ce mariage pour être valide. Enfants d'Égisthe et enfants d'Agamemnon, pour peu qu'ils aient la même mère, auraient été considérés du même

⁵¹ Évelyne Berriot-Salvadore, « Le discours de la médecine et de la science », p. 428.

⁵² Planque, *Bibliothèque choisie de Médecine, Tirée des Ouvrages périodiques, tant François qu'Etrangers. Avec plusieurs autres Pièces rares, et des Remarques utiles et curieuses*, t. I, 1762, p. 11.

⁵³ Évelyne Berriot-Salvadore, *ibid.*, p. 428.

⁵⁴ L'*Encyclopédie*, article « Génération » (par Daubenton), *op. cit.*, t. VII, p. 559-573, fournit un résumé précis de l'état des connaissances sur la question : après un exposé de la doctrine hippocratique de la double semence, de celle d'Aristote, puis des découvertes de Harvey dont la théorie est comparée à celle d'Aristote, Daubenton rend compte de la découverte des ovaires par Malpighi, De Graaf et Vallisnien, puis de celle des spermatozoïdes, et livre un état de la question ainsi que des difficultés rencontrées par les deux théories ; l'article présente les deux théories comme antithétiques et montre que chacune d'entre elles milite pour une anthropologie différente : « Par ce système des vers spermatiques en général, ce n'est plus la première femme qui renfermoit les races passées, présentes & futures ; mais c'est le premier homme qui en effet contenoit toute sa postérité ». La fin de l'article, consacrée à Buffon, permet d'envisager un système mixte : « la liqueur séminale du mâle répandue dans le vagin, & celle de la femelle répandue dans la matrice, sont deux matieres également actives, également chargées de molécules organiques propres à la *génération* : ces deux liqueurs ont entre elles une analogie parfaite ». Voir également l'article « Semence », t. XIV, p. 939-941.

⁵⁵ Voir, sur les renouveaux scientifiques attachés à ces questions au XVIII^e siècle, Jean-Louis Fischer, « Buffon et les théories de la génération au 18^e siècle », dans *La pluridisciplinarité dans les enseignements scientifiques*, t. I, *Histoire des sciences*, Actes de l'université d'été, du 16 au 20 juillet 2001, Poitiers, Eduscol, 2003, p. 29-45.



sang – ce qui n'était absolument pas envisageable chez Euripide, où ils étaient de race différente au point d'exclure du palais les premiers enfants de la reine⁵⁶. Le sang revient sous la plume de Voltaire, toujours pour déployer le lien unissant la mère à ses enfants⁵⁷. Oreste, selon les mots de sa mère, « naquit pour verser le sang qui le fit naître » – mais le jeune homme « respectait son sang » (c'est Oreste qui l'affirme, Acte III, scène 6). Or, ce sang qui désormais sanctionne l'union indéfectible entre mère et enfant « se soulève » à l'Acte IV, scène 7, empêchant le matricide comme l'infanticide un peu plus tard :

Elle le voit, l'entend ; ce moment la rappelle
Aux premiers sentimens d'une âme maternelle ;
Ce sang prêt à couler parle à ses sens surpris,
Épouvantés d'horreur, et d'amour attendris⁵⁸.

La décision de Clytemnestre est prise : « Mais enfin de mon sang mes mains seront avares⁵⁹ ». À partir du moment où, dans la France du XVIII^e siècle, la mère a conquis une communauté de sang avec ses enfants, Clytemnestre n'a plus la possibilité d'agir en mauvaise mère, et ses enfants, surtout, ne peuvent plus porter la main contre elle : l'intégration de Clytemnestre à la famille d'Oreste, par le sang, semble remettre en cause la règle aristotélicienne de la haine entre les alliances.

La question du sang se retrouve chez l'Italien Alfieri, qui s'inspire fortement de Voltaire, et dont l'Egisto assure à Clitennestra qu'Oreste « *non è tuo sangue* », « *impuro avanzo è del sangue d'Atréo*⁶⁰ ». Dans cette pièce, où Clitennestra doit également beaucoup à la dualité de la Clytemnestre de Thomson, le sein de la femme est étonnamment protecteur, puisque Clitennestra envisage de parer par son sein les coups qu'Oreste tenterait d'infliger à Egisto – c'est d'ailleurs la solution qui permet à Alfieri, comme le préconisait déjà Dacier, de dédouaner Oreste du matricide tout en respectant le dénouement de la pièce. Le sein de Clitennestra est ainsi devenu porteur de cette ambiguïté qui fait du corps de la reine une nourrice à l'égard de son fils autant qu'une protectrice envers son amant. En Clitennestra, « la nature ne perd jamais ses droits⁶¹ », et la reine oscille durant toute la pièce entre les deux rôles et les deux familles, puisque Clitennestra se dit toute mère lors de l'annonce de la mort Oreste, et n'hésite pas à renier ses enfants lorsque Egisto est en danger. L'immolation de la reine est le symétrique d'un embrassement auquel Oreste aspire, et les deux gestes, si proches au demeurant, sont placés à plusieurs reprises face à face : Oreste ne sait s'il veut immoler ou embrasser sa mère⁶², qui lui propose de « recevoir [s]es embrassements ou de tourner ce fer contre [s]on cœur⁶³ ». Chez Alfieri, le bras maternel se trouve mis en avant de manière récurrente, dans sa fonction protectrice autant que nourricière – puisque ce sont ses mains qui ont nourri Oreste, comme on l'apprend lors de la scène de l'urne, entièrement transposée de la bouche d'Électre dans celle de la reine⁶⁴.

⁵⁶ Euripide, *op. cit.*, v. 62-63.

⁵⁷ Entre autres, Voltaire, *Oreste*, Acte I, scènes 4 et 5.

⁵⁸ *Ibid.*, Acte V, scène 2.

⁵⁹ *Ibid.*, Acte V, scène 3.

⁶⁰ « Oreste n'est pas de ton sang, mais il est le rejeton impur du sang d'Atrée » (Acte I, scène 4, dans *Opere di Vittorio Alfieri*, édit. V. Branca, Milan, Ugo Mursia, 1969, p. 597).

⁶¹ *Ibid.*, Acte III, scène 4.

⁶² *Ibid.*, Acte IV, scène 1.

⁶³ *Ibid.*, Acte IV, scène 4, p. 630.

⁶⁴ *Ibid.*, Acte III, scène 4.



Ce qu'il y a d'insupportable pour les représentations modernes dans l'acte d'Oreste tient peut-être à la polysémie des termes de sein, *seno* ou *breast* dans les langues européennes du XVIII^e siècle, comme le suggère le jugement de Brumoy sur la fable :

Attachons nous d'abord à ce qui paraît choquant dans *Électre*. C'est sans contredire l'horreur de voir un fils et une fille plonger le poignard dans le sein d'une mère⁶⁵.

Le sein de Clytemnestre, c'est à la fois la mamelle (que cette terrible mère n'hésite pas à présenter à son fils au moment d'affronter la mort), mais également désormais le lieu où s'est formé l'embryon (que le *Dictionnaire de l'Académie française* de 1694 désigne du nom de ventre, en référence au sein de la Vierge qui enfanta Jésus). Terme lié à la maternité, le sein n'est cependant pas réservé aux femmes : il peut devenir suffisamment vague pour désigner l'endroit où l'on plonge un poignard – le siège de la vie, où l'on retrouve l'antique psyché. Lorsque Oreste plonge le poignard dans le sein de Clytemnestre, c'est donc un meurtre autrement plus grave que celui de Cinna projetant de plonger un poignard dans le sein d'Auguste⁶⁶ ; le terme de sein, associé au complément de nom mère, se colore d'un double sens qui en rend l'acte inconcevable pour Brumoy : loin de n'être que le siège de la vie de la femme, le sein d'une mère est également celui de la nourriture donnée à l'enfant. Le rapprochement avec *Cinna*, que Brumoy établit au sujet de *l'Électre* d'Euripide et des hésitations d'Oreste⁶⁷, s'il se soutient par une continuité lexicale, dissimule ainsi une divergence radicale entre les deux pièces : le sein de Clytemnestre recouvre une réalité bien plus complexe que celui d'Auguste, réalité que Brumoy peut désigner comme « un crime exécrable à toute la nature⁶⁸ ».

Si la question de l'allaitement fait l'objet d'un traitement renouvelé au XVIII^e siècle, c'est qu'elle trouve un regain d'actualité dans les discours médical et moral de la période. Dans le contexte de la politique d'accroissement démographique prônée par Louis XIV, l'allaitement maternel réduit fortement les risques de mort en bas âge (liés aux mauvaises conditions de l'allaitement en nourrice). Certes, l'allaitement était déjà l'un des devoirs de la mère dans le droit romain : jusqu'à l'âge de trois ans, la mère était tenue d'allaiter son enfant, après quoi seulement le père prenait le relais du devoir de nourriture aux yeux du droit⁶⁹. La mère était ainsi déjà considérée comme prédisposée pour l'allaitement et l'éducation de ses enfants dans leur premier âge. Toutefois, ces principes ont pu sembler être oubliés au XVII^e siècle – en tout cas, ils n'étaient en général pas pratiqués dans les classes aisées, et ils se voient largement rejetés tant par le mouvement des Précieuses, qui refusent d'allaiter leurs enfants au détriment de leur liberté intellectuelle, que par nombre de maris qui y voient, on l'a dit, une entrave à la jouissance qu'ils peuvent tirer de leurs femmes. Ils sont réaffirmés haut et clair par les Encyclopédistes, qui reprennent les formulations romaines pour clamer que

Le premier devoir d'une mere est d'alaiter ses enfans, & de les nourrir & entretenir jusqu'à ce qu'ils soient en âge de gagner leur vie, lorsque le pere n'est pas en état d'y pourvoir⁷⁰.

⁶⁵ Brumoy, *op. cit.*, p. 107.

⁶⁶ Corneille, *Cinna*, Acte I, scène 3.

⁶⁷ Brumoy, *op. cit.*, p. 352.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 353.

⁶⁹ Comme le souligne Viven Zalewski, *Familles, devoirs et gratuité*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 54.

⁷⁰ *Encyclopédie*, X, article « Mère », par Jean Boucher d'Argis, p. 380.



La figure de la mère, désormais considérée comme une figure aussi importante que le soldat⁷¹ pour le pays, trouve son accomplissement dans la pensée hygiéniste de Rousseau⁷² et se voit ainsi dotée par les moralistes et philosophes d'une responsabilité essentielle en matière d'éducation. Le drame bourgeois n'est que l'un des nombreux miroirs de ce thème, qui a connu une valorisation significative notamment dans les arts picturaux, mais également sous de nombreuses formes en littérature (par exemple, dans les traités d'éducation et les dialogues moraux de Mme de Genlis). Au théâtre, on peut ainsi remarquer l'apparition de nouveaux types de personnages, comme celui de la jeune femme qui allaite⁷³, et de nouveaux décors (intérieur bourgeois où les enfants, y compris en bas âge, ont désormais leur place⁷⁴).

La mère non nourricière fait l'objet d'un discours de plus en plus fortement moralisé : dans la Collection hippocratique, déjà, elle s'exposait à des douleurs en n'accomplissant pas le rôle nourricier qui est le sien à l'égard de son enfant. La continuité entre grossesse et allaitement se trouvait illustrée par les douleurs qui l'attendaient si son sang ne nourrissait pas l'enfant comme il le faudrait. Dans le cas contraire, la grossesse se passait doucement et sans douleur, le sang étant tiré de la mère aussi doucement que le lait peut l'être par la suite⁷⁵. Mais aux siècles classiques, un défaut d'allaitement est devenu une question vitale, ce que relaient médecins et moralistes, et dont on trouve également trace dans une nouvelle comme « Les Surprises », de Yon, publiée en 1759 dans le recueil des *Femmes de mérite, histoires françaises* :

⁷¹ C'est le sens de la thèse d'Élisabeth Badinter, *L'amour en plus*, 1980 : l'amour maternel ne serait qu'un mythe créé par les États pour répondre aux pertes catastrophiques en hommes que représente le taux si élevé de mortalité infantile sous l'Ancien Régime. Il s'agit, pour le pouvoir, d'inciter les mères à s'occuper plus activement de la survie de leurs enfants – s'opposant en cela aux mouvements féministes, qui refusaient de s'embarasser d'enfants alors que les femmes avaient la science et les salons à conquérir.

⁷² Voir Claudie Bernard, *Penser la famille*, p. 128, et Edward Schorter, *Naissance de la famille moderne*, p. 208-253.

⁷³ Par exemple, Moissy, *La Vraie Mère*, 1771 ; on retrouve l'évocation de l'allaitement comme fondement de l'influence de la mère chez Sedaine, *Maillard ou Paris sauvé*, 1788 ; Citoyenne Villiers, *Barra ou la mère républicaine* ; Restif de La Bretonne, *Sa Mère l'allaita*, 1786-1790 ; ces réalités se retrouvent dans la peinture : voir le tableau de Greuze, *La Mère bien-aimée caressée par ses enfants*, 1769, ou la *Jeune femme dessinant près d'une autre femme allaitant*, par Gabriel de Saint-Aubin, Paris, Musée du Louvre, Département des arts graphiques. Voir également, sur ces questions, Françoise Le Borgne, « Du lait sur les planches : les mères françaises à l'école du théâtre au XVIII^e siècle », communication au colloque *Relations familiales entre générations sur les scènes européennes, 1750-1850*, organisé par le CELIS à Clermont-Ferrand les 16 et 17 juin 2011. La présence des enfants sur scène a déjà été remarquée par Félix Gaiffe, *Le drame en France*, 1910, p. 302-304.

⁷⁴ La banalisation de ces scènes dans l'iconographie a été bien mise en valeur par Philippe Ariès, *L'Enfant et la vie familiale*, Paris, Points Seuil, 1960, p. 53-74 et p. 234-235. Au théâtre, Diderot montre cependant combien une telle pratique, initiée par Térence, paraîtrait étrangère à la scène de son époque (*De la poésie dramatique*, 18, éd. Paul Vernière, Paris, Garnier, 1959, p. 263).

⁷⁵ *De la nature de l'enfant* (éd. Émile Littré, 15) : Ἡ δὲ γυνὴ ὀκόταν ἐν γαστρὶ ἔχη, ὑπὸ τῶν καταμηνίων μὴ χωρεόντων διὰ τὸδε οὐ πονέεται ὅτι τὸ αἷμα οὐ ταρασσεται, βύζην ἀπιὸν κατὰ μῆνα ἕκαστον· ἀλλὰ χωρεῖ ἡσυχῇ κατ' ὀλίγον ἄνευ πόνου καθ' ἡμέραν ἐς τὰς μήτρας· καὶ τὸ ἐνδον ἐν τῇσι μήτρῃσιν ἐνεὸν αὖξεται. Καθ' ἡμέραν δὲ ἐκάστην τούτου ἕνεκα χωρεῖ, ἀλλ' οὐκ ἐς ἅπαξ κατὰ μῆνα, ὅτι ἐν τῇσι μήτρῃσιν ἡ γονὴ ἐνεοῦσα ἔλκει ἀπὸ τοῦ σώματος αἰεὶ, ὅπως ἂν καὶ δυνάμιος ἔχη. « La femme enceinte ne souffre pas, bien que les règles ne coulent point ; c'est que le sang ne s'agit pas comme quand il sortait à flot lors de chaque époque mensuelle ; mais il coule tranquillement, peu à peu, sans souffrance, chaque jour, dans les matrices ; et ce qui est à l'intérieur des matrices s'accroît. L'écoulement se fait jour par jour, et non en une fois dans le mois, parce que la semence qui est dans les matrices tire continuellement de tout le corps, en proportion de la force qu'elle a. »



La fièvre me prit avec la plus grande violence. M. de Bonval, qui aimait en moi plus que des charmes extérieurs, courut retirer mon enfant des mains de la nourrice. « Tiens, ma chère femme, me dit-il en me le présentant, voilà ta guérison, si tu as le courage d'entreprendre sa nourriture. » Quelle fut ma surprise ! Le lendemain je me portai à merveilles.⁷⁶

Le texte de Yon porte la trace d'un enjeu essentiel qui se joue autour de l'allaitement : le refus d'allaiter n'est pas seulement, contrairement à ce que peuvent nous laisser croire les exemples des Précieuses au siècle précédent, un moyen, pour la femme, de libération à l'égard de son corps ; c'est aussi un moyen, pour l'homme, de récupérer la jouissance de ce corps qui lui appartient, en ce que l'on croit encore, au XVIII^e siècle, que l'acte sexuel gâte le lait. La femme allaitante est donc vouée à l'abstinence – voire, qui pis est, à une relation fortement teintée d'érotisme, et donc adultère et incestueuse, avec son enfant, comme le suggère le tableau du plaisir de la mère allaitante chez Roussel⁷⁷ ; M. de Bonval, qui aime en sa femme « plus que des charmes extérieurs », accepte de se priver de ces charmes pour préserver sa santé.

Du fait de ces nouveautés, le principe de l'allaitement de ses enfants par Clytemnestre se trouve exploré d'une manière relativement déplacée par rapport aux modèles antiques, chez un certain nombre d'auteurs modernes. Chez Bodmer, on trouve un tableau de Clytemnestre allaitante, au sujet d'Iphigénie :

*und diese Tochter nannte mich Mutter; ich hatte sie an meinen Brüsten gesäuet, an welchen ich auch dich säugete, die jetzt so zärtliche Empfindungen für den hat, der eine Helfte der Erde zerstört, zernichtet, in den Staub geleet hat.*⁷⁸

Lorsque Clytemnestre envisage l'allaitement d'Électre, cela fait partie d'une stratégie qui vise à construire une solidarité entre ses deux filles, et à rendre Électre complice de sa mère contre le père qui a si durement traité sa sœur. Certes, et quoi qu'elle en dise ici, Clytemnestre semble avoir été peu maternelle à l'égard de sa seconde fille : la mort est désignée comme l'unique bienfait dont la reine soit capable à l'égard de ses enfants – actant l'inversion qui, en Clytemnestre, contredit son rôle de donneuse de vie, au profit de celui de semeuse de mort⁷⁹.

⁷⁶ Yon, *Les Femmes de mérite, histoires françaises*, 1759, « Les surprises, ou l'histoire de la jeunesse de Mme de Bonval écrite par elle-même, et rédigée par M. Y. », dans *Nouvelles du XVIII^e siècle*, p. 603.

⁷⁷ Pierre Roussel, *op. cit.* : « L'instinct, l'expérience ou le hasard apprennent à l'enfant à chatouiller avec sa tête ou avec ses mains la mamelle qu'il suce, pour en tirer une plus grande abondance de lait. Les irritations légères et même agréables, produites par là sur cet organe, se trouvant répétées plusieurs fois le jour, y entretiennent et fixent, pendant tout le temps de l'allaitement, un courant d'humeurs qui fait diversion, pour l'ordinaire, aux autres évacuations particulières à la femme. Cette diversion est nécessaire et montre combien il serait préjudiciable au nourrisson, que la mère écoutât des désirs capables de rappeler ailleurs une influence dont il ne peut point se passer. »

⁷⁸ Bodmer, *Elektra oder die gerächte übeltat, Ein Trauerspiel nach einem neuen Grundrisse*, Zurich, Conrad Orell und Comp., 1760, Acte I, scène 2, p. 14 : « Et cette fille m'appelait mère ; je l'avais allaitée sur ma poitrine, celle sur laquelle je t'ai allaitée toi aussi, qui as maintenant des sentiments si tendres pour celui qui a détruit la moitié de la terre, l'a réduite à néant, l'a traînée dans la poussière. »

⁷⁹ Bodmer, *ibid.*, Acte III, scène 4, p. 94-95 : « *Gieb mir den Tod für eine Gutthat, ich will ihn dafür nehmen, und so eine Gutthat ist so einer Mutter anständig zu geben. Sey nicht karg mit töden, nachdem du den Tod, deine reichste Gabe, gegen deinen Sohn und deinen Gemahl verschwendet hast. Sende deine Tochter zu ihnen, dass sie ihnen die Botschaft von diesem letzten Merkmale deines menschlichen Herzens bringe.* » « Donne-moi la mort comme un bienfait, je la prendrai pour telle, et il est convenable qu'une telle mère délivre un tel bienfait. Ne sois pas avare de la mort, après avoir gaspillé la mort, ton don le



Pourtant, même dans l'*Elektra* de Bodmer où Clytemnestre est peinte de manière très négative, la femme que ses enfants ne pouvaient nommer mère devient celle qui les enfanta dans la douleur⁸⁰, selon une rhétorique biblique qui fait de Clytemnestre un personnage victime de la Chute plus qu'une femme inhumaine : dans l'univers post-lapsaire qui est celui des dramaturges modernes, la désunion entre la mère et ses enfants résonne comme une conséquence inéluctable du péché originel. Chez Bodmer, Électre propose à son frère une sorte de pari : son humanité ne lui permettra pas de porter la main contre sa mère, et la loi de la nature ainsi que le respect dû aux ancêtres sont d'ailleurs plus vieux qu'Apollon lui-même.

Dans l'*Orestes* que donne Sotheby en 1814, le sein de Clytemnestre reste l'argument destiné à apitoyer Oreste. De manière intéressante, la scène du matricide se joue deux fois. Une première fois, la scène est hallucinée par Oreste, qui imagine sa propre réaction très ferme face au sein de sa mère :

*Die, murth'ress! [quite frantic.] Call me not « thy son, thy son. » Clasp not my hand! – bare not thy breast to me –*⁸¹

Le sein maternel se trouve alors repoussé, dans la frénésie qui pousse le jeune homme à refuser l'embrassement de Clytemnestre. Une seconde fois, la scène se déroule sous les yeux du spectateur selon des termes extrêmement proches ; c'est alors Clytemnestre qui semble récupérer la réplique soufflée par Oreste :

*Spare me – my son! my son! Strike not this breast that nurtur'd thee! Have pity! – My son! My son! Have pity on thy mother –*⁸²

L'effet est, cette fois-ci, celui qu'attend l'homme du XVIII^e siècle : Oreste ne peut se résoudre à tuer sa mère, et détourne la tête. Le sein maternel a, depuis Eschyle, conquis une force persuasive telle, que l'Oreste de Sotheby, héritier de ces déplacements, ne peut plus porter la main contre lui, malgré ce que lui souffle son modèle. Il va de soi que ce qui a changé, au-delà des représentations, est aussi la codification esthétique d'un genre reposant désormais sur le vraisemblable, et qui de ce fait ne peut plus accueillir les gestes transgressifs dont la tragédie antique avait pour habitude de donner figuration. Pourtant, Sotheby comme Bodmer retrouvent, sous bien des aspects, une veine spectaculaire qui aurait pu leur permettre de renouer avec la haine entre les alliances prônée par Aristote ; mais il semble que la mère soit devenue si intouchable, que même les espaces britannique et germanique, pourtant en partie libérés, en cette seconde moitié du XVIII^e siècle, du carcan des règles à la française, ne peuvent en figurer la mise à mort sans passer par l'euphémisation.

*

plus cher, avec ton fils et ton époux. Envoie-leur ta fille, pour qu'elle leur apporte la nouvelle de ce dernier signe de l'humanité de ton cœur. »

⁸⁰ Bodmer, *ibid.*, Acte V, scène 1, p. 132 : « *Die dich und mich mit Schmerzen geböhren hat.* », « Celle qui nous a enfantés toi et moi dans les douleurs. »

⁸¹ William Sotheby, *Orestes, a tragedy in five acts*, Londres, John Murray, 1814, p. 358 : « Meurs, criminelle ! [en proie à une forme de folie.] Ne m'appelle pas « ton fils, ton fils ». Ne prends pas ma main ! – ne dénude pas ton sein devant mes yeux. »

⁸² *Ibid.*, p. 361 : « Épargne-moi ! Mon fils ! Mon fils ! Ne frappe pas ce sein qui t'a nourri ! Aie pitié de moi ! – Mon fils ! Mon fils ! Aie pitié de ta mère – »



Dernier jalon de cette étude, et qui me semble témoigner d'une permanence de certains discours, autant que d'un tournant radical dans la manière de les envisager sur un plan dramaturgique, la reprise qu'Hofmannsthal donne de la fable en 1903, fortement inspirée de Sophocle, mais également – ce qui modifie le paradigme esthétique qui était celui du XVIII^e siècle – d'Eschyle. On retrouve chez Hofmannsthal, autour de la confrontation entre Électre et Chrysothémis, une réflexion sur la nourriture que mangent les deux sœurs – se trouve ainsi réaffirmé le lien entre gourmandise et sensualité que l'on trouvait attaché aux femmes dans le corpus antique⁸³, dans l'insulte qu'Électre jette au visage de sa jeune sœur : « *Eßt Fettes und eßt Süßes / Und kriecht zu Bett mit euren Männern*⁸⁴ ». Électre soupçonne sa sœur de « se réserver pour les réjouissances⁸⁵ », tandis qu'elle-même se nourrit de légumes d'accompagnement⁸⁶. En face, Chrysothémis se plaint : « *Oh, muß meine Seele immer / von dieser Speise essen, die ihr widert, / Die ihr so widert*⁸⁷ ! ». C'est bien un problème de goût alimentaire qui oppose les deux sœurs, l'une étant résolue à dîner d'amertume, l'autre aspirant à des mets plus gras et sucrés.

En dehors de ce domaine culinaire, le corps des deux jeunes filles se construit selon une série d'oppositions qui permettent de définir un modèle de féminité maternelle opposé à un modèle anti-maternel : le corps fort de Chrysothémis, ses hanches fines et souples, les bras frais et forts, s'opposent aux bras flétris d'Électre⁸⁸ ; les nerfs de la jeune sœur sont comparés à ceux d'une femelle pleine⁸⁹, dont Électre envisage le mariage, puis les couches⁹⁰. Chrysothémis n'a qu'un souhait, pouvoir réaliser ce mariage qui lui permettra d'enfanter, quel qu'en soit le prix – discutant au passage avec l'Électre d'Euripide, au sujet du mariage avec un paysan :

*Eh ich sterbe,
Will ich auch leben ! Kinder will ich haben,
Bevor mein Leib verwelkt, und wars ein Bauer,
Dem sie mich geben, Kinder will ich ihm
Gebären und mit meinem Leib sie wärmen
In kalten Nächten*⁹¹.

⁸³ À la période moderne, l'ouverture de la bouche dans les repas consommés par gourmandise provoque l'ouverture des autres orifices du corps, elle est la « gueule de l'Enfer » au même titre que le sexe, et les manuels de confession soulignent fortement le lien entre bouche (*gula*), vin et luxure (voir Mireille Vincent-Cassy, « La *gula* curiale ou les débordements des banquets au début du règne de Charles VI », dans *La sociabilité à table : Commensalité et convivialité à travers les âges*, dir. Martin Aurell, Olivier Dumoulin et Françoise Thélamon, p. 91-102 ; voir également Valérie Boudier, « Quand l'image invite à la civilité : Une représentation de la convivialité chez Vincenzo Campi, peintre crémonais du XVI^e siècle, dans *La famille, les femmes et le quotidien (XVI^e-XVIII^e siècle)*, textes offerts à Christiane Klapish-Zuber, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006, p. 388-405.

⁸⁴ Hofmannsthal, *Elektra*, éd. et trad. Pierre-Antoine Huré et Laurent Muhleisen, Paris, GF Flammarion, 2002, p. 82 : « Gavez-vous de graisse et de sucre, et vautre vous au lit avec vos hommes ».

⁸⁵ *Ibid.*, p. 168 : « *drin hab ich eine Schwester, die bewahrt sich / für Freudenfeste auf!* »

⁸⁶ « *Zugemüse* », *ibid.*, p. 166, traduit de manière suggestive dans l'édition de Pierre-Antoine Huré par « épluchures ».

⁸⁷ *Ibid.*, p. 100 : « Oh mon âme, devrai-je toujours te nourrir à ce plat qui te répugne, qui te répugne tant ! »

⁸⁸ *Ibid.*, p. 150.

⁸⁹ « *Die Sehnen hast du wie ein Füllen* » (*Ibid.*, p. 152).

⁹⁰ *Ibid.*, p. 154.

⁹¹ *Ibid.*, p. 96 : « Avant de mourir, je veux avoir vécu, je veux avoir des enfants avant que mon corps ne se fane, et même si c'est un paysan qui me les fait, ces enfants je veux les mettre au monde et les réchauffer contre mon corps par les nuits froides. »



Le destin attendu par Chrysothémis est conforme à celui qu'ont construit pour elle les multiples discours d'autorité réduisant le destin de la femme à l'enfantement :

*Ich will empfangen und gebären Kinder,
Die nichts von diesem wissen, meinen Leib
Wasch ich in jedem Wasser, tauch mich tief
Hinab in jades Wasser, alles wasch ich
Mir ab, das Hohle meiner beiden Augen
Wasch ich mir rein – sie sollen sich nicht schrecken,
Wenn sie der Mutter in die Augen schau⁹²!*

Corps sensuel, le corps de Chrysothémis est celui d'une femme aspirant à une pureté liée à l'élément liquide. Le rôle nourricier est une pièce essentielle de ce tableau rousseauiste : « *Frauen, die ich schlank gekannt hab, / Sind schwer von Segen [...] und aus ihnen selber / Rinnt süßer Trank, und säugend hängt ein Leben / An ihnn, und die Kunder werden groß⁹³* ». À l'eau des fontaines répond le breuvage qui coule du sein de ces femmes alourdies, tandis que les deux sœurs, amaigries et desséchées, « restent juchées sur [leur] perchoir, comme deux oiseaux encagés⁹⁴ » qui, peut-être, reconfigurent le rossignol antique. La polarité entre ces deux images de corps féminins recouvre peut-être encore la bipartition hippocratique entre l'élément humide, dont participe la femme – celle que rêve Chrysothémis, une femme propre à enfanter, liée aux fontaines et femmes fontaines elles-mêmes, nourricières et bienfaitantes – et l'élément sec, qui ne convient qu'aux hommes (chaud et sec) ou aux vieilles femmes (froid et sec, ce qui semble davantage convenir aux deux sœurs) : Électre et Chrysothémis, oiseaux desséchés, ont quitté définitivement la sphère de la féminité telle que la dessinait la théorie des humeurs dans le traité *De la nature de l'homme*.

Face à ces aspirations à un destin de femme dicté par le rôle nourricier, Électre définit une manière originale d'être femme/d'être vierge/d'être mère. Il y a chez elle un refus de la bestialité du jeu amoureux qui unit l'homme à la femme :

*Die Höhle
Zu sein, drin nach dem Mord dem Mörder wohl ist;
Das Tier zu spielen, das dem schlimmern Tier
Ergetzung bietet. Ah, mit einem schläft sie,
Preßt ihre Brüste ihm auf beide Augen
Und winkt dem zweiten, der mit Netz und Neil
Hervorkriecht hinterm Bett.⁹⁵*

Cette position se définit par contraste avec celle de la mère, dont le rôle nourricier se teinte de

⁹² *Ibid.*, p. 102 : « Je veux concevoir et mettre au monde des enfants qui ne sauront rien de tout cela, mon corps je veux le laver à toutes les fontaines, le plonger, l'immerger dans tous les bassins, je me purifierai de tout, l'orbite de mes yeux, je la laverai à grande eau... Il ne faut pas qu'ils s'effraient lorsqu'ils regarderont leur mère dans les yeux ! »

⁹³ *Ibid.*, p. 98 : « Des femmes que j'ai connues minces, je les vois lourdes [...] et d'elles mêmes coule un doux breuvage, qu'une jeune vie tête en s'agrippant à elles, et les enfants grandissent... »

⁹⁴ *Ibid.*, « *Und immer sitzen wir hier auf der Stange / Wie angehängte Vögel.* »

⁹⁵ *Ibid.*, p. 98 : « Être l'ancre où le meurtrier vient prendre son plaisir après le crime ; jouer la bête qui fait jouir une bête encore plus abjecte. Ah, elle couche avec l'un, presse ses mamelles sur ses deux yeux, et fait signe à l'autre d'approcher furtivement derrière le lit, avec sa hache et son filet. »



perfidie, puisqu'il est perverti au profit d'un jeu sexuel ou criminel, et que les seins permettent d'aveugler un Agamemnon destiné à la mort⁹⁶. Or, ce rôle bestial, Électre le refuse, avec la sexualité qui le lui rappelle :

*Das Vieh vergißt,
Was aus dem Leib ihm kroch, und stillt den Hunger
Am eignen Kind – ich bin kein Vieh, ich kann nicht
Vergessen!*⁹⁷

Dans la bestialité de la femme amoureuse, il y a, conformément à la croyance que l'on a rappelée au début de cet article, l'oubli de ses propres enfants : Clytemnestre acceptant le jeu bestial de l'amour, avec Agamemnon puis avec Égisthe, ne peut qu'oublier sa propre engeance. Ce tableau d'un rapport aux enfants, s'il prend sens au sujet de Clytemnestre, paraît étonnant lorsqu'il est formulé par une Électre dont les entrailles n'ont jamais donné la vie : ceux que la jeune fille refuse d'oublier, et qui semblent, dans son imaginaire, « sortis de son ventre », c'est son frère Oreste et son père Agamemnon – manière de rappeler, peut-être, combien Électre est, au moins vis-à-vis de son frère, dans ce rôle de mère nourricière que Clytemnestre a délaissé. Or, l'oubli est celui que Chrysothémis appelait de ses vœux : l'oubli, nourriture sucrée qui fait pendant à la mémoire amère desséchante de la rancune, et nourriture seule capable de faire grossir les corps pour qu'ils enfantent – mais mettant en péril, par la suite, leur rôle nourricier.

C'est ainsi qu'Électre refuse le rôle de mère, puisque son corps flétri, on l'a dit, n'est pas fait pour l'enfantement, ou du moins qu'elle le redéfinit à rebours : il y a en elle une inversion, rappelée au passage par une allusion au sort des filles-mères, obligées d'enterrer leur enfant né clandestinement. Or, Électre n'enterre rien – elle déterre, et ce ne sont pas des cadavres d'enfants, mais une hache permettant de tuer sa mère qui sort de terre :

*Nein, mein Bursch, ich gab kein Leben,
So braucht ich auch kein Leben zu ersticken,
Noch zu vergraben. Wenn der Leib der Erde
Einmal aus meinen Händen was empfängt,
So ists woraus ich kam, nicht was aus mir kam.*⁹⁸

L'inversion de la mémoire répond à cette inversion du geste d'enfouissement : Électre déterre le passé au lieu d'enterrer un futur, refusant ainsi d'entrer dans le jeu de la génération qui

⁹⁶ Perversion que l'on trouvait déjà dans l'*Agrippina* de Lohenstein en 1665 (Acte III) : si Agrippine y tend ses « *Marmel-Brüsten* » à son fils, c'est dans une tentative de séduction incestueuse particulièrement choquante pour le spectateur (voir, à ce sujet, R. Jobez, *Le théâtre baroque allemand et français*, 2010, p. 376-377). Il va de soi qu'Agrippine fait partie de ces monstres que l'on doit évacuer de la scène au plus vite et dans l'horreur ; c'est une figure d'ailleurs bien plus appréciée du théâtre baroque, dans toute la violence de sa réflexion politique, que de la tragédie classique du XVIII^e siècle. Romain Jobez rappelle l'avortement du projet d'une *Agrippine* par Schiller, et en voit pour raison cette scène qui échappe à « l'anthropologie du XVIII^e siècle » (p. 392). Il n'est pas indifférent, pour comprendre les renouveaux esthétiques introduits par Hofmannsthal, de voir qu'il renoue avec ces images baroques.

⁹⁷ Hofmannsthal, *op. cit.*, p. 100 : « La bête oublie ce qui est sorti de ses entrailles, et apaise sa faim en dévorant sa propre engeance... je ne suis pas une bête, je ne peux pas oublier ! »

⁹⁸ *Ibid.*, p. 158 : « Non mon gaillard, je n'ai pas donné la vie, je n'ai donc pas besoin de l'étouffer, encore moins de l'enterrer. Si le ventre de la terre reçoit un jour quelque chose de mes mains, ce sera ce dont je viens, non ce qui provient de moi. »



consisterait à produire des enfants mortels, voués à retourner à la terre, au profit d'un mouvement de conversion qui lui permet de rendre la vie aux morts. Sa mémoire s'attache à redonner vie au passé plutôt qu'à veiller sur des enfants à venir. La proclamation de cette inversion, de ce dysfonctionnement dans la chaîne des générations, est renouvelée :

*Ich bin nicht Mutter, habe keine Mutter,
Bin kein Geschwister, habe keine Geschwister*⁹⁹.

Toutefois, et alors même qu'il refuse l'homme, le corps d'Électre n'est pas celui d'une vierge :

*Ohne Brautnacht
Bin ich nicht, wie die Jungfrau sind, die Qualen
Von einer, die gebärt, hab ich gespürt
Und habe nichts zur Welt gebracht*¹⁰⁰.

Électre, anti-Marie, est celle qui n'est plus vierge alors même qu'elle n'a pas connu d'homme, celle qui a enfanté sans rien mettre au monde ; à l'inverse de Marie, elle n'a aucun rôle nourricier à assumer, puisqu'elle n'a donné naissance à rien lors de cet enfantement. Si son corps n'est plus vierge, c'est qu'elle l'a souillé en recevant comme époux la haine envoyée par Agamemnon :

*Ich bin nur mehr der Leichnam deiner Schwester, [...]
Da mußte ich den Gräßlichen, der atmet
Wie eine Viper, über mich in mein
Schlafloses Bette lassen, der mich zwang,
Alles zu wissen, wie es zwischen Mann
Und Weib zugeht*¹⁰¹.

Le corps virginal, devenu cadavre, a ainsi connu une forme de mort qui s'accompagne ordinairement, dans le mariage, d'une renaissance – puisque la jeune fille meurt pour donner naissance à la nouvelle épouse. Or, chez Électre, la mort de la vierge, de la sœur, s'est faite sans contrepartie : les noces avec la « vipère » monstrueuse qu'est la haine envoyée par le père – noces incestueuses autant que monstrueuses – se sont soldées par une union stérile et avilissante. C'est que l'équivalence entre le sang et le sperme – équivalence qui recouvre les données de la médecine aristotélicienne et galénique, pour qui le sperme est un résidu de la nourriture, et plus particulièrement du sang¹⁰² – recouvre le partage qui se fait entre Électre et sa sœur : lorsque Électre demande son aide à Chrysothémis, elle lui promet que

*Es bleibt kein Tropfen Blut am Leibe haften:
Schnell schlüpfst du aus dem blutigen Gewand
Mit reinem Leib ins hochzeitliche Hemd*¹⁰³.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 160 : « Je ne suis pas mère et n'ai pas de mère, je ne suis pas sœur, étant sans frère ni sœur. »

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 176 : « Je n'ai point eu de nuit de noces et ne suis pourtant pas comme les vierges, j'ai connu les souffrances de celles qui enfantent mais sans pourtant rien mettre au monde. »

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 172 : « Je ne suis plus que le cadavre de ta sœur [...] j'ai dû laisser monter sur moi, telle une vipère, le halètement monstrueux qui m'a contrainte à tout savoir de la façon dont ça se passe entre l'homme et la femme. »

¹⁰² Par exemple, Aristote, *Traité de la génération des animaux*, Livre I, Chapitre XIII, 727a.

¹⁰³ Hofmannsthal, *op. cit.*, p. 156 : « Aucune goutte de sang ne souillera ton corps : en un éclair, tu ôteras



Électre, au contraire, accepte la souillure de ce sang incapable de générer quoi que ce soit, mais en revanche capable de lui ôter son statut virginal. Si le sperme, de même que les nourritures grasses et sucrées, est capable d'alourdir les corps, le sang, lui, ne peut que les dessécher : ce corps défloré sans avoir connu l'homme trouve à son tour une forme de bestialité, mais c'est dans la comparaison déjà croisée avec l'oiseau, animal sec et stérile, incapable de donner la vie. Ce qu'Électre nourrit, c'est un vautour¹⁰⁴ : enfant ailé – ce qui colore l'image du perchoir rencontrée plus haut –, opposé aux enfants des autres femmes, mammifères canidés :

*Nichts kann so verflucht sein, nichts,
Als Kinder, die wir hündisch auf der Treppe
Im Blute glitschend, hier in diesem Haus
Empfangen und geboren haben*¹⁰⁵.

Or, Électre envisage le sacrifice de ces chiens issus de la semence des meurtriers d'Agamemnon :

*Und wir schlachten dir die Hunde,
Weil sie der Wurf sind und der Wurf des Wurfs
Von denen, die mit dir gejagt, von denen,
Die dir die Füße leckten*¹⁰⁶.

En Électre, le crime s'enfante donc dans le sang, et non dans le sperme, ce qui fait de la jeune fille une mère oiseau, là où Chrysothémis se range du côté des mères chiennes – avec toutes les connotations péjoratives que comporte ce dernier terme. Cet état d'impureté, qui a sorti les jeunes filles de l'état de vierge sans les faire entrer dans celui de mères, explique le souhait de purification de Chrysothémis avant de pouvoir connaître un enfantement de mammifère.

Le discours d'Électre, passé au filtre, peut-être, des recherches traditionnelles et très actives à la fin du XIX^e siècle sur l'hystérie, se colore également de l'écho du discours psychanalytique, discours d'autorité lui aussi fort misogyne, qui permet à la jeune fille de décrire sa propre naissance d'une manière pour le moins effrayante :

*Ich weiß auf der Welt
Nichts, was mich schaudern macht, als wie zu denken,
Daß dieser Leib das dunkle Tor, aus welchem
Ich an das Licht der Welt gekrochen bin.
Auf diesem Schoß bin ich gelegen, nackt?
Zu diesen Brüsten hast du mich gehoben?
So bin ich ja aus meines Vaters Grab
Herausgekrochen, hab gespielt in Windeln
Auf meines Vaters Richtstatt! [...]
Du hast mir ausgespieen, wie das Meer,
Ein Leben, einen Vater und Geschwister:*

ton vêtement ensanglanté et, le corps pur, tu enfileras la robe nuptiale. »

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 82 : « Ich füttere, schrie sie, mir einen Greier auf im Leib. »

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 88 : « Maudits, maudits soient les enfants que vous mettez au monde, comme des chiennes, sur les escaliers de cette maison, gluants de sang. »

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 90 : « Et nous te sacrifions les chiens parce qu'ils sont la semence ou la semence de la semence de ceux qui chassaient avec toi, de ceux qui te léchaient les pieds. »



*Und hast hinabgeschlungen, wie das Meer,
Ein Leben, einen Vater und Geschwister*¹⁰⁷.

La naissance est reconstituée comme une préfiguration de la mort du père, le corps maternel étant l'image de la tombe d'Agamemnon, dont l'enfant doit s'échapper en rampant. L'accouchement de Clytemnestre, lui aussi, est vécu à l'envers, comme un crachat que l'on reprend : le terme souligne la relation ambiguë de Clytemnestre à ses enfants – puisqu'elle crache pour Électre une vie, un père, une fratrie, mais les dévore également, en mère jalouse des biens qu'elle a donnés à sa fille. Mère ogresse, Clytemnestre se trouve comparée à la mer, nouvelle Charybde crachant et reprenant à sa fille ce qu'elle lui a donné – comme l'Elektra de Bodmer suppliait sa mère de le faire.

*

D'Eschyle à Hofmannsthal, parcourir les images qui permettent aux dramaturges de penser le corps féminin permet de repérer une série de permanences, irriguant un discours toujours imprégné, au tournant du XX^e siècle, de représentations mises au point plus de vingt siècles plus tôt. Se superposent toutefois, à ces constructions traditionnelles, une série de strates qui donnent au discours masculin une apparence de profondeur et d'actualité, voire de modernité : le discours sur le corps de la mère se met à la page, au XVIII^e siècle, pour épouser les contours de représentations qui semblent renouvelées, même si elles sont toujours construites par une parole masculine, imposée à la femme sur fond de moralisation sociale, et tributaires de traditions en complet décalage avec la société dans laquelle elles s'expriment.

Dans ce contexte, le sein maternel fait l'objet de discours paradoxaux qui résument les fantasmes et angoisses nourris par les hommes à l'égard de cet objet fascinant autant qu'inquiétant, symbole de la puissance féminine – et synthèse, à l'époque moderne, des ambiguïtés d'une sexualité qui oscille toujours entre fonction reproductrice et plaisir. La dépendance masculine à l'égard de ce sein semble motiver le déploiement d'un discours moral qui fait une nécessité de la stricte séparation entre ces deux fonctions – constituant ainsi la mère en un objet double, impossible à subsumer sous une entité unique, et irrésistiblement clivé entre les deux pôles, que représentent tour à tour Clytemnestre et Électre.

Le théâtre se fait l'écho de ces discours stratifiés, qu'il questionne et figure par des propositions mouvantes et souvent originales : si la scène a tant à dire des représentations du corps, c'est sans doute qu'elle est le lieu du corps performé, et que le lieu théâtral fonctionne comme une mise en abyme de cette performance. Le corps d'Électre, celui de Clytemnestre, se trouvent ainsi réduits à des constructions discursives – exhibant ce que sont les corps de femme et d'homme ailleurs que sur la scène, c'est-à-dire la cible de discours qui s'imposent à eux pour les modeler au gré de leur idéologie.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 110-112 : « Rien au monde ne m'effraie davantage que de penser que ce corps fut le sombre passage par lequel j'ai dû ramper pour voir la lumière du jour. Ai-je reposé sur ce bas-ventre, toute nue ? M'as-tu soulevée jusqu'à ces seins ? Ou c'est ainsi que j'ai rampé hors de la tombe de mon père, que j'ai joué dans les langes sur le lieu de son supplice ! Tu m'as vomé comme la mer, une vie, un père, une fratrie ; et tu les as repris, comme la mère, cette vie, ce père, cette fratrie. »



BIBLIOGRAPHIE

Œuvres

- ALFIERI, *Oreste*, dans *Opere di Vittorio Alfieri*, édit. V. Branca, Milan, Ugo Mursia, 1969.
- ARISTOTE, *Génération des animaux*, éd. Pierre Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1961.
- ARISTOTE, *Histoire des Animaux*, éd. Pierre Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1968.
- AULU-GELLE, *Nuits attiques*, XII. 1, trad. M. Charpentier et M. Blanchet, dans *Œuvres complètes d'Aulu-Gelle*, t. II, Paris, Garnier, 1927.
- BODMER, *Elektra oder die gerächte übeltat, Ein Trauerspiel nach einem neuen Grundrisse*, Zurich, Conrad Orell und Comp., 1760.
- BRUMOY, *Théâtre des Grecs*, t. I, Paris, Rollin, 1730.
- CORPUS HIPPOCRATIQUE, *De la nature de l'enfant*, éd. Émile Littré, *Œuvres complètes d'Hippocrate*, Paris, J. B. Baillière, 1839.
- DACIER, Traduction de l'*Électre* de Sophocle, Paris, Claude Barbin, 1692.
- DE GRAAF Régnier, *De mulierum organis generationi inservientibus tractatus novus*, 1672, trad. H. D. Jocelyn et B. P. Setchell, Oxford, Blackwell scientific, 1972.
- DIDEROT, *De la poésie dramatique*, 18, éd. Paul Vernière, Paris, Garnier, 1959.
- ESCHYLE, *Les Choéphores*, éd. et trad. Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 1983.
- EURIPIDE, *Electre*, éd. et trad. Léon Parmentier et Henri Grégoire, Paris, Les Belles Lettres, 2002, [1925].
- GALIEN, *De sanitate tuenda*, dans Robert Green, *A translation of Galen's Hygiene*, Springfield, 1951.
- GAUTIER D'AGOTY Jacques, *Zoogénésie ou génération de l'homme et des animaux*, Paris, 1750.
- HOFMANNSTHAL, *Elektra*, éd. et trad. Pierre-Antoine Huré et Laurent Muhleisen, Paris, GF Flammarion, 2002.
- PARE Ambroise, *Œuvres complètes*, éd. J.-F. Malgaigne, Paris, J.B. Baillières, 1840-1841.
- ROUSSEAU, *L'Émile*, dans *Oeuvres complètes*, IV, éd. Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1969.
- ROUSSEL Pierre, *Système physique et moral de la femme*, Paris, 1813.
- SOPHOCLE, *Electre*, éd. Alphonse Dain et trad. Paul Mazon, Paris, Les Belles Lettres, 1985, v. 13.
- SORANUS, *Gynécologie*, Baltimore, Johns Hopkins Press, 1956.
- SOTHEBY William, *Orestes, a tragedy in five acts*, Londres, John Murray, 1814.
- YON, *Les Femmes de mérite, histoires françaises*, 1759, « Les surprises, ou l'histoire de la jeunesse de Mme de Bonval écrite par elle-même, et rédigée par M. Y. », dans *Nouvelles du XVIII^e siècle*, p. 603 sq.

Textes critiques

- ARIES Philippe, *L'Enfant et la vie familiale*, Paris, Points Seuil, 1960.
- BADINTER Élisabeth, *L'amour en plus*, Paris, Champs Flammarion, 1980.
- BERNARD Claudie, *Penser la famille au dix-neuvième siècle, 1789-1870*, Université de Saint-Étienne, 2007.



- BERRIOT-SALVADORE Évelyne, « Le discours de la médecine et de la science », dans *Histoire des femmes*, éd. Georges Duby et Michelle Perrot, Paris, Plon, 1991, p. 359-395.
- BODIOU Lydie, « Les singulières conversions du lait maternel à l'époque classique. Approche médicale et biologique », *Pallas*, 85, 2011, p. 141-151.
- BOUDIER Valérie, « Quand l'image invite à la civilité : Une représentation de la convivialité chez Vincenzo Campi, peintre crémonais du XVI^e siècle, dans *La famille, les femmes et le quotidien (XVI^e-XVIII^e siècle)*, textes offerts à Christiane Klapish-Zuber, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006, p. 388-405.
- DEMONT Paul, « Remarques sur le sens de ΤΡΕΦΩ », *Revue des Études grecques*, 91, 1978, p. 358-384.
- FISCHER Jean-Louis, « Buffon et les théories de la génération au 18^e siècle », dans *La pluridisciplinarité dans les enseignements scientifiques*, t. I, *Histoire des sciences*, Actes de l'université d'été, du 16 au 20 juillet 2001, Poitiers, Eduscol, 2003, p. 29-45.
- GAIFFE Félix, *Le Drame en France*, Paris, Hachette, 1910.
- KNIBIEHLER Yvonne, « L'allaitement et la société », dans *Recherches féministes*, 16.2, 2003, p. 11-33.
- LE BORGNE Françoise, « Du lait sur les planches : les mères françaises à l'école du théâtre au XVIII^e siècle », communication au colloque *Relations familiales entre générations sur les scènes européennes, 1750-1850*, organisé par le CELIS à Clermont-Ferrand les 16 et 17 juin 2011.
- PLANQUE, *Bibliothèque choisie de Médecine, Tirée des Ouvrages périodiques, tant François qu'Etrangers. Avec plusieurs autres Pièces rares, et des Remarques utiles et curieuses*, t. I, 1762.
- ROLLET Catherine, « Histoire de l'allaitement en France : pratiques et représentations », dans *Santé et allaitement maternel*, Novembre 2005, URL : https://www.santeallaitementmaternel.com/se_former/histoires_allaitement/allaitement_rolle_t.php.
- SCHORTER Edward, *Naissance de la famille moderne, XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, 1977.
- VAN DE WALLE Étienne, « Allaitement, stérilité et contraception : les opinions jusqu'au XIX^e siècle », dans *Population*, 27.4, 1972, p. 685-701.
- VINCENT-CASSY Mireille, « La gula curiale ou les débordements des banquets au début du règne de Charles VI », dans *La sociabilité à table : Commensalité et convivialité à travers les âges*, dir. Martin Aurell, Olivier Dumoulin et Françoise Thélamon, p. 91-102.
- ZALEWSKI Viven, *Familles, devoirs et gratuité*, Paris, L'Harmattan, 2004.